



HLP Terminale – L’Humanité en question
L’humain et ses limites

La Fin des Temps

L’imaginaire de la fin – temps de l’homme et du
monde

Ecrire en HLP avec les élèves de Terminale

La finitude humaine est largement déterminée par son horizon temporel. Renouer avec la conscience de la fin de l'espèce humaine modifie-t-il la manière de vivre son humanité ? L'existentialisme a beaucoup insisté sur cette dimension de la condition humaine et le rapport au temps a nourri la littérature. quelles déclinaisons modernes ? Transcender la mort, dévaluer la vie, étendre sa perception de l'étant ?



Penser la fin ?

Le commencement et la fin

Cioran, *Écartèlement*, Gallimard, NRF Essais, 1979.

La fin de l'histoire est inscrite dans ses commencements, – l'histoire, l'homme en proie au temps, portant les stigmates qui définissent à la fois le temps et l'homme.

Déséquilibre ininterrompu, être qui ne cesse de se disloquer, le temps est en soi un drame dont l'histoire représente l'épisode le plus marquant. Qu'est-elle au fond, sinon un déséquilibre elle aussi, une rapide, une intense dislocation du temps lui-même, une hâte vers un devenir où plus rien ne devient ?

De même que les théologiens parlent à juste titre de notre époque comme d'une époque post-chrétienne, de même on parlera un jour de l'heur et du malheur de vivre en pleine post-histoire. On voudrait malgré tout connaître cette réussite crépusculaire où l'on échappera à la succession des générations et au déferlement des lendemains, et où, sur la ruine du temps historique, l'existence, enfin identique à elle-même, sera redevenue ce qu'elle était avant d'avoir tourné en histoire. Le temps historique est un temps si tendu qu'on voit mal comment il pourra ne pas éclater. À chacun de ses instants, il donne l'impression qu'il est sur le point de se rompre. Il se peut que l'accident survienne moins vite que nous ne l'espérons. Mais il est exclu qu'il n'ait pas lieu. Et c'est seulement ensuite, après qu'il se sera produit, que les bénéficiaires, que les jouisseurs de la post-histoire sauront de quoi l'histoire était faite. « Désormais il n'y aura plus d'événements ! », s'écriront-ils. Un chapitre, le plus curieux du déroulement cosmique, sera ainsi clos.

Cette notion de paradis, il est révélateur qu'on s'y heurte dès qu'on veut appréhender l'histoire dans sa nature propre. C'est qu'on ne peut en saisir l'originalité sans se rapporter à son antipode, l'histoire apparaissant comme une négation graduelle, comme un éloignement progressif d'un état premier, d'un miracle initial, tout ensemble conventionnel et envoûtant : du kitsch à base de nostalgie... Quand cette progression vers la fin sera achevée, l'histoire aura atteint son « but » : elle ne conservera plus rien en elle qui puisse rappeler son point de départ, dont il importe peu qu'il ne soit qu'une fable. Le paradis, imaginable à la rigueur dans le passé, ne l'est pas du tout dans le futur.

Il est moins urgent de sonder « l'avenir », objet d'épouvante sans plus, que la *fin*, ce qui viendra après... « l'avenir », quand le temps historique, coextensif à l'entreprise humaine, ayant cessé, cessera par là même la procession des nations et des empires. Soulagé du fardeau de l'histoire, l'homme, au comble de l'épuisement, une fois qu'il aura abdiqué sa singularité, ne disposera plus que d'une conscience vide sans rien qui puisse la remplir.

L'unique frénésie dont nous soyons encore capables est la frénésie de la fin. viendra ensuite une forme suprême de stagnation, quand, les rôles joués, la scène abandonnée, nous pourrons à loisir remâcher l'épilogue.



L'instant, l'éternité, l'histoire

Cioran, *Entretiens* avec Sylvie Jaudeau, José Corti, 1990

Je tiens tout particulièrement aux sept dernières pages de *La chute dans le temps* qui représentent ce que j'ai écrit de plus sérieux. Elles m'ont beaucoup coûté et ont été généralement incomprises. On a peu parlé de ce livre bien qu'il soit à mon sens le plus personnel et que j'y ai exprimé ce qui me tenait le plus à cœur. Y a-t-il plus grand drame en effet que de tomber du temps ? Peu de mes lecteurs hélas ont remarqué cet aspect essentiel de ma pensée.

Cioran, *La chute dans le temps*, Gallimard, Les Essais, 1964 « Tomber du temps »

J'ai beau m'agripper aux instants, les instants se dérobent : il n'en est aucun qui ne me soit hostile, qui ne me réfuse, et ne me signifie son refus de se commettre avec moi. Tous inabordables, ils proclament l'un après l'autre mon isolement et ma défaite.

Nous ne pouvons agir que si nous nous sentons portés et protégés par eux. Quand ils nous délaissent, nous manquons du ressort indispensable à la production d'un acte, qu'il soit capital ou quelconque. Démunis, sans assise nulle part, nous affrontons alors un malheur inusité : celui de n'avoir pas droit au temps.



À quelle expérience personnelle Cioran se réfère-t-il dans ce texte ?
Pouvez-vous décrire cette expérience à partir de la vôtre ou bien
cela vous est-il complètement étranger ?

Cioran, *Écartèlement*, Gallimard, NRF Essais, 1979.

L'homme post-historique, être entièrement vacant, sera-t-il apte à rejoindre en soi-même l'intemporel, c'est-à-dire tout ce qui a été étouffé en nous par l'histoire ? Comptent uniquement nos instants qu'elle n'a pas contaminés. Les seuls êtres à même de s'entendre, de communier vraiment entre eux, sont ceux qui s'ouvrent à ce genre d'instant.

Tout laisse présager que l'histoire passera et, avec elle, l'être, au détriment duquel elle s'est édifiée ; il reposait en soi, elle l'a entraîné hors de lui-même et l'a associé à ses convulsions ; aussi représente-t-elle le terrain où il n'a cessé de s'effriter, de s'avilir. Ce drame qui devait rejaillir sur elle dès le début, comment ne la marquerait-il pas maintenant qu'elle approche de son terme ? et comment ne nous marquerait-il pas nous-mêmes, témoins que nous sommes d'une fièvre du dernier acte qui, avouons-le, ne nous déplaît pas autrement ?



L'instant vital

Houellebecq Anéantir

De fait, Paul lui demanda de s'arrêter à mi-parcours vers Beaujeu, exactement au même endroit où il l'avait fait quelques mois plus tôt. Elle déplaça le fauteuil et il s'assit face au paysage ; elle s'assit en tailleur à ses côtés. L'immense forêt qui s'étendait devant eux n'était pas immobile, une brise légère faisait onduler les feuilles, et ce très léger mouvement était encore plus apaisant que ne l'aurait été une immobilité parfaite, la forêt semblait animée d'une respiration calme, infiniment plus calme que n'importe quelle respiration animale, au-delà de toute agitation comme de tout sentiment, différente pourtant du minéral pur, plus fragile et plus tendre, intermédiaire possible entre la matière et l'homme, elle était la vie dans son essence, la vie paisible, ignorante des combats et des douleurs. Elle n'évoquait pas l'éternité, ce n'était pas la question, mais lorsqu'on se perdait dans sa contemplation la mort paraissait beaucoup moins importante.

De larges allées parfaitement rectilignes se croisaient à angle droit et s'étendaient à l'infini, recouvertes de feuilles écarlates et dorées, ce qui naturellement évoquait la mort, mais cette fois une mort paisible, celle que l'on associe à un long sommeil. Pour les chrétiens, les élus s'éveilleraient dans la lumière éblouissante de la Jérusalem nouvelle, mais Paul au fond ne souhaitait pas contempler la gloire de l'Eternel, il avait surtout envie de dormir, avec peut-être parfois des moments de demi-réveil, quelques secondes pas davantage, le temps de poser la main sur le corps de l'aimée étendu près du sien. Ils auraient parfaitement pu se perdre ce jour-là, d'autant que la forêt était déserte, ce qui était même surprenant pour un dimanche après-midi. Ils marchèrent longtemps, sans qu'il ne ressente la moindre fatigue. Les feuilles d'automne jonchaient l'allée en couches de plus en plus denses, de plus en plus belles, et ils finirent par s'arrêter pour s'asseoir contre un arbre. Ce n'était pas encore tout à fait la saison de la mort, se dit Paul, les couleurs autour d'eux étaient trop chaudes, trop éblouissantes, il fallait attendre que les feuilles ternissent, se mélangent à un peu de boue, et aussi qu'il fasse plus froid, qu'on commence à ressentir tôt le matin, dans l'atmosphère, les prémices du long gel hivernal, mais tout cela aurait lieu dans quelques semaines, quelques jours, alors ce serait en effet le moment des adieux. Ses pensées l'avaient entraîné tout à fait au-delà de la réalité présente, et ce fut sans même y penser qu'il demanda à Prudence : « Tu seras prête, ma chérie ? »

Houellebecq

En présence de Schopenhauer

Quand, animé par la puissance de l'esprit, on abandonne la manière habituelle de considérer les choses, qu'on cesse d'éclaircir, à la lumière du principe de raison sous ses différentes formes, leurs relations entre eux, qui se ramènent toujours à la fin à leur relation à notre propre volonté ; quand on ne considère plus l'où, le quand, le pourquoi et le but des choses, mais simplement et seulement leur nature ; quand on ne laisse pas non plus la pensée abstraite, les principes de la raison occuper la conscience ; qu'au lieu de tout cela on se livre à l'intuition de toute la puissance de son esprit, qu'on s'abîme tout entier en elle, et qu'on laisse sa conscience entière se remplir de la contemplation paisible d'un objet naturel directement présent - que ce soit un paysage, un arbre, un rocher, un édifice, ou tout autre objet ; à partir du moment, pour employer une expression allemande significative, où l'on se perd entièrement dans cet objet, c'est-à-dire qu'on oublie son individu, sa volonté, et qu'on ne subsiste plus que comme sujet pur, comme clair miroir de l'objet, de telle façon que ce soit comme si l'objet était seul, sans personne qui le perçoive, et qu'on ne puisse plus distinguer l'intuition de celui qui l'éprouve, car les deux se confondent, en ce que la conscience est entièrement remplie et absorbée par une image intuitive et unique ; quand enfin l'objet s'est affranchi de toute relation avec quelque chose d'autre, et le sujet de toute relation avec la volonté : alors ce qui est connu n'est plus la chose particulière, mais l'Idée, la forme éternelle, l'objectivité immédiate de la volonté à ce degré ; et celui qui est saisi par cette contemplation cesse par là même d'être un individu, car l'individu a disparu dans l'instant de la contemplation : il est devenu le sujet pur de la connaissance, délivré de la volonté, de la douleur et du temps.

Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation, Livre troisième, chapitre 34

Cette description de la contemplation limpide - à l'origine de tout art - est elle-même si limpide qu'on aurait tendance à oublier son caractère profondément novateur. Avant Schopenhauer, on voyait avant tout l'artiste comme quelqu'un qui *fabriquait* des choses - certes d'une fabrication difficile, et d'un ordre spécial : des concertos, des sculptures, des pièces de théâtre... mais il s'agissait, quand même, de *fabrication*. Ce point de vue a bien sûr sa légitimité - et Schopenhauer est le dernier à méconnaître les difficultés de conception et d'exécution de l'œuvre ; on tente parfois actuellement d'y revenir, afin de minimiser la chose, de la rendre un peu plus anodine - les romanciers considérés comme des *story tellers*, les artistes contemporains qui parlent de leur *travail*. Mais le point originel, le point générateur de toute création est au fond bien différent ; il consiste dans une disposition innée - et, par là même, non enseignable - à la contemplation passive et comme abrutie du monde. L'artiste est toujours quelqu'un qui pourrait aussi bien ne rien faire, se satisfaire de l'immersion dans le monde, et d'une vague rêverie associée.

Aujourd'hui que l'art, devenu accessible aux masses, génère des flux financiers considérables, ceci a des conséquences bien comiques. Ainsi l'individu ambitieux, actif et plein d'entregent, qui a l'ambition de *faire carrière* dans l'art, n'y parviendra en général jamais ; la palme reviendra à des minables presque amorphes que tout semblait au départ désigner au statut de *losers*. Ainsi également, l'éditeur (ou le producteur, ou le galeriste, ou autre intermédiaire indispensable), s'étant attaché un artiste, et vaguement conscient des vérités qui précèdent, éprouvera toujours, en pensant à lui, une sorte d'inquiétude. Comment s'assurer qu'il continuera à produire ? L'artiste est certes sensible à l'argent, à la gloire et aux femmes ; par là, on peut le tenir ; mais ce qui est à l'origine de son art, et qui le rend possible, et qui assure son succès, est d'une nature bien différente. Gêné par cette vérité, qui à elle seule ruinait sa philosophie, Nietzsche a tenté de l'écarter en assénant des contre-vérités palpables : le poète a toujours été, affirme-t-il, essentiellement animé par le désir de conquérir la palme décernée au meilleur poète. Foutaise. Aucun poète digne de ce nom n'a jamais refusé l'hommage d'une récompense honorifique, d'une admiratrice en état d'excitation sexuelle ou de la somme d'argent accompagnant un gros tirage ; mais aucun, non plus, n'a eu la sottise de croire que la puissance de ses désirs pouvait être en rapport avec celle de son œuvre ; ce serait véritablement, confondre l'essentiel et l'accessoire. L'accessoire, c'est que le poète est semblable aux autres hommes (et, s'il était vraiment original, sa création aurait peu de prix) ; l'essentiel, c'est que, seul parmi les hommes faits, il conserve une faculté de perception pure qu'on ne rencontre habituellement que dans l'enfance, la folie, ou dans la matière des rêves.

Cioran, *La chute dans le temps*

[Le temps] est ainsi constitué qu'il ne résiste pas à l'insistance que l'esprit met à le sonder. Son épaisseur y disparaît, sa trame s'effiloche, et il n'en reste que des lambeaux dont l'analyste doit se contenter. C'est qu'il n'est pas fait pour être connu, mais vécu ; le scruter, le fouiller, c'est l'avilir, c'est le transformer en objet. Qui s'y applique en viendra à traiter de la sorte son propre moi. Toute forme d'analyse étant une profanation, il est indécent de s'y adonner. À mesure que, pour les remuer, nous descendons dans nos secrets, nous passons de l'embarras au malaise et du malaise à l'horreur. La connaissance de soi se paye toujours trop cher. Comme d'ailleurs la connaissance tout court. Quand l'homme en aura atteint le fond, il ne daignera plus vivre. Dans un univers *expliqué*, rien n'aurait encore un sens, si ce n'est la folie. Une chose dont on a fait le tour cesse de compter. De même, avons-nous pénétré quelqu'un ? Le mieux pour lui est de disparaître. C'est moins par réaction de défense que par pudeur, par désir de cacher leur irréalité, que les vivants portent tous un masque. Le leur arracher, c'est les perdre et se perdre. Décidément, il ne fait pas bon s'attarder sous l'Arbre de la Science.

Il y a quelque chose de sacré dans tout être qui ne sait pas qu'il existe, dans toute forme de vie indemne de conscience. Celui qui n'a jamais envié le végétal est passé à côté du drame humain.



La chute, la déchéance

« Il était encore très bel homme, avec un visage ciselé et mat, de longs cheveux blancs, ondulés et épais; pourtant à l'intérieur de son corps les cellules se mettaient à proliférer n'importe comment, à détruire le code génétique des cellules avoisinantes, à sécréter des toxines. Les spécialistes qu'il avait consultés se contredisaient sur pas mal de points, sauf sur celui-ci, essentiel : il allait bientôt mourir. Son cancer était inopérable, il continuerait à développer inéluctablement des métastases. La plupart des praticiens penchaient pour une agonie paisible, et même, avec quelques médicaments, exempte jusqu'à la fin de souffrances physiques; de fait, jusqu'à présent, il ne ressentait qu'une grande fatigue générale. Cependant il n'acceptait pas; il n'avait même pas réussi à imaginer l'acceptation. Pour l'Occidental contemporain, même lorsqu'il est bien portant, la pensée de la mort constitue une sorte de *bruit de fond* qui vient emplir son cerveau dès que les projets et les désirs s'estompent. L'âge venant, la présence de ce bruit se fait de plus en plus envahissante; on peut le comparer à un ronflement sourd, parfois accompagné d'un grincement. A d'autres époques, le bruit de fond était constitué par l'attente du royaume du Seigneur; aujourd'hui il est constitué par l'attente de la mort. C'est ainsi. »

Les Particules élémentaires, Première partie Le Royaume perdu ch. 14 *L'été 75*

« L'anthropologie chrétienne, longtemps majoritaire dans les pays occidentaux, accordait une importance illimitée à toute vie humaine, de la conception à la mort; cette importance est à relier au fait que les chrétiens croyaient à l'existence d'une *âme* – âme dans son principe immortelle, et destinée à être ultérieurement reliée à Dieu. Sous l'impulsion des progrès de la biologie, devait peu à peu se développer au XIXe et au XXe siècle, une anthropologie matérialiste, radicalement différente dans ses présupposés, et beaucoup plus modeste dans ses recommandations éthiques. D'une part le fœtus, petit amas de cellules en état de différenciation progressive, ne s'y voyait attribuer d'existence individuelle autonome qu'à la condition de réunir un certain consensus social (absence de tare génétique invalidante, accord des parents). D'autre part le vieillard, amas d'organes en état de dislocation continue, ne pouvait réellement faire état de son droit à la survie que sous réserve d'une coordination suffisante de ses fonctions organiques – introduction du concept de *dignité humaine* »

Les Particules élémentaires, Première partie Le Royaume perdu ch. 12 *Régime standard*

*« Nous visons aujourd'hui sous un tout nouveau règne,
Et l'entrelacement des circonstances enveloppe nos corps,
Baigne nos corps,
Dans un halo de joie.
Ce que les hommes d'autrefois ont quelquefois pressenti au travers de leur musique,
Nous le réalisons chaque jour dans la réalité pratique.
Ce qui était pour eux du domaine de l'inaccessible et de l'absolu,
Nous le considérons comme une chose toute simple et bien connue.
Pourtant, nous ne méprisons pas ces hommes;
Nous savons ce que nous devons à leurs rêves,
Nous savons que nous ne serions rien sans l'entrelacement de douleur et de joie qui a constitué leur histoire,
Nous savons qu'ils portaient notre image en eux lorsqu'ils traversaient la haine et la peur, lorsqu'ils se heurtaient dans le noir,
Lorsqu'ils écrivaient peu à peu leur histoire.
Nous savons qu'ils n'auraient pas été, qu'ils n'auraient même pas pu être s'il n'y avaient pas eu, au fond d'eux, cet espoir,
Ils n'auraient même pas pu exister sans leur rêve.*

*Maintenant que nous vivons dans la lumière,
Maintenant que nous visons à proximité immédiate de la lumière
Et que la lumière baigne nos corps,
Enveloppe nos corps
Dans un halo de joie
Maintenant que nous sommes établis à proximité immédiate de la rivière,
Dans des après-midi inépuisables*

*Maintenant que la lumière autour de nos corps est devenue palpable,
Maintenant que nous sommes parvenus à destination
Et que nous avons laissé derrière nous l'univers de la séparation,
L'univers mental de la séparation,
Pour baigner dans la joie immobile et féconde
D'une nouvelle loi
Aujourd'hui,
Pour la première fois,
Nous pouvons retracer la fin de l'ancien règne.»*

Les Particules élémentaires, Prologue

Cioran, *La chute dans le temps*, Gallimard, Les Essais, 1964

Si l'homme avait eu la moindre vocation pour l'éternité, au lieu de courir vers l'inconnu, vers le nouveau, vers les ravages qu'entraîne l'appétit d'analyse, il se fût contenté de Dieu, dans la familiarité duquel il prospérait. Il aspira à s'en émanciper, à s'en arracher, et y a réussi au-delà de ses espérances. Après avoir brisé l'unité du paradis, il s'employa à briser celle de la terre ne y introduisant un principe de morcellement qui devait en détruire l'ordonnance et l'anonymat. Auparavant il mourait sans doute, mais la mort, accomplissement dans l'indistinction primitive, n'avait pas pour lui le sens qu'elle a acquis depuis, ni n'était chargée des attributs de l'irréparable.

Toujours différents, nous ne sommes nous-mêmes que dans la mesure où nous nous écartons de notre définition, l'homme, selon le mot de Nietzsche, étant *das noch nicht festgestellte Tier*, l'animal dont le type n'est pas encore déterminé, fixé. Obnubilés par la métamorphose, par le possible, par la grimace imminente de nous-mêmes, nous accumulons de l'irréel et nous nous dilatons dans le faux, car dès qu'on se sait et qu'on se sent homme, on vise au gigantisme, on veut paraître plus grand que nature.

Ne s'assimilant jamais entièrement à lui-même ni au monde, c'est dans cette partie de soi qui répugne à s'identifier avec ce qu'il éprouve ou entreprend, c'est dans cette zone d'absence, dans ce hiatus entre lui et lui-même, entre lui-même et l'univers, que se dévoile son originalité et s'exerce sa faculté de non-coïncidence qui le maintient dans un état d'insincérité non seulement envers les êtres, ce qui est légitime, mais encore et surtout envers les choses, ce qui l'est moins.

Au lieu de s'évertuer à se retrouver, à se rencontrer avec soi, avec son fonds intemporel, il a tourné ses facultés vers l'extérieur, vers l'histoire. Les eût-il intériorisées, en eût-il modifié l'exercice et la direction, qu'il eût réussi à assurer son salut. Que n'a-t-il fourni un effort opposé à celui qu'exige l'adhésion au temps !



Le spectacle de la déchéance l'emporte sur celui de la mort : tous les êtres meurent ; l'homme seul est *appelé* à déchoir. Il est en porte-à-faux par rapport à la vie (comme la vie l'est du reste par rapport à la matière). Plus il s'écarte d'elle, soit en s'élevant, soit en tombant, plus il s'approche de sa ruine. Qu'il arrive à se transfigurer ou à se défigurer, dans les deux cas il se fourvoie. Encore faut-il ajouter que ce fourvoiement, il ne pourrait l'éviter, sans escamoter son destin.

Cioran, *Précis de décomposition*, Gallimard, 1949

Les instants se suivent les uns les autres : rien ne leur prête l'illusion d'un contenu ou l'apparence d'une signification ; ils se déroulent ; leur cours n'est pas le nôtre ; nous en contemplons l'écoulement, prisonniers d'une perception stupide.

L'ennui nous révèle une éternité qui n'est pas le dépassement du temps mais sa ruine ; il est l'infini des âmes pourries faute de superstitions : un absolu plat où rien n'empêche plus les choses de tourner en rond à la recherche de leur propre chute.



Mort de l'individu, mort de la civilisation

Lovecraft et ses mythes

Houellebecq, *Contre le monde, contre la vie*

La surface du globe apparaît aujourd'hui recouverte d'un réseau aux mailles irrégulièrement denses, de fabrication entièrement humaine. Dans ce réseau circule le sang de la vie sociale. Transports de personnes, de marchandises, denrées ; transactions multiples, ordres de vente, ordres d'achat, informations qui se croisent, échanges plus strictement intellectuels ou affectifs... Ce flux incessant étourdit l'humanité, éprise des soubresauts cadavériques de sa propre activité.

Pourtant, là où les mailles du réseau se font plus lâches, d'étranges entités se laissent deviner au chercheur « avide de savoir ». Partout où les activités humaines s'interrompent, partout où il y a un blanc sur la carte, les anciens dieux se tiennent tapis, prêts à reprendre leur place.

Aux intersections de ses voies de communication, l'homme a bâti des métropoles gigantesques et laides, où chacun, isolé dans un appartement anonyme au milieu d'un immeuble exactement semblable aux autres, croit absolument être le centre du monde et la mesure de toutes choses. Mais, sous les terriers creusés par ces insectes fouisseurs, de très anciennes et très puissantes créatures sortent lentement de leur sommeil. Elles étaient déjà là au Carbonifère, elles étaient déjà là au Trias et au Permien ; elles ont connu les vagissements du premier mammifère, elles connaîtront les hurlements d'agonie du dernier.

Une haine absolue du monde en général, aggravée d'un dégoût particulier pour le monde moderne, voilà qui résume bien l'attitude de Lovecraft.

Nombre d'écrivains ont consacré leur œuvre à préciser les motifs de ce légitime dégoût. Pas Lovecraft. Chez lui, la haine de la vie préexiste à toute littérature. Il n'y reviendra pas. Le rejet de toute forme de réalisme constitue une condition préalable à l'entrée dans son univers.

Le New York de Lovecraft

Voici, autre exemple, comment il décrit à sa tante ses premières impressions de New York : *« J'ai failli m'évanouir d'exaltation esthétique en admirant ce point de vue – ce décor vespéral avec les innombrables lumières des gratte-ciel, les reflets miroitants et les feux des bateaux bondissant sur l'eau, à l'extrémité gauche l'étincelante statue de la Liberté, et à droite l'arche scintillante, du pont de Brooklyn. C'était quelque chose de plus puissant que les rêves de la légende de l'Ancien Monde – une constellation d'une majesté infernale – un poème dans le feu de Babylone ! (...) »*

Tout cela s'ajoutant aux lumières étranges du port, où le trafic du monde entier atteint son apogée. Trompes de brume, cloches de vaisseaux, au loin le grincement des treuils... visions des rivages lointains de l'Inde, où des oiseaux au plumage étincelant sont incités à chanter par l'encens d'étranges pagodes entourées de jardins, où des chameliers aux robes criardes pratiquent le troc devant des tavernes en bois de santal avec des matelots à la voix grave dont les yeux reflètent tout le mystère de la mer. Soieries et épices, ornements curieusement ciselés en or du Bengale, dieux et éléphants étrangement taillés de jade et de cornaline. Ah, mon Dieu ! Qu'il fasse que je puisse exprimer la magie de la scène ! »

New York l'aura définitivement marqué. Sa haine contre l'« hybridité puante et amorphe » de cette Babylone moderne, contre le « colosse étranger, bâtard et contrefait, qui baragouine et hurle vulgairement, dépourvu de rêves, entre ses limites » ne cessera, au cours de l'année 1925, de s'exaspérer jusqu'au délire. On peut même dire que l'une des figures fondamentales de son oeuvre – l'idée d'une cité titanesque et grandiose, dans les fondement de laquelle grouillennr de répugnantes créatures de cauchemar – provient directement de son expérience de New York.

Cioran, *La chute dans le temps*, Gallimard, Les Essais, 1964

Est-ce vraiment pour « gagner du temps » que furent inventés ces engins [les voitures] ? Plus démunie, plus déshéritée que le troglodyte, le civilisé n'a pas un instant à soi ; ses loisirs mêmes sont fiévreux et oppressants : un forçat en congé, succombant au cafard du farniente et au cauchemar des plages. Quand on a pratiqué des contrées où l'oisiveté était de rigueur, où tous y excellaient, on s'adapte mal à un monde où personne ne la connaît ni ne sait en jouir, où nul ne respire. L'être inféodé aux heures est-il encore un être humain ? Et a-t-il le droit de s'appeler *libre*, quand nous savons qu'il a secoué toutes les servitudes sauf l'essentielle ? À la merci du temps qu'il nourrit, qu'il engraisse de sa substance, il s'exténue et s'anémie pour assurer la prospérité d'un parasite ou d'un tyran.

Nous avons beau soumettre l'univers et nous l'approprier, tant que nous n'aurons pas triomphé du temps, nous resterons des ilotes.

Plus la civilisation se différencie et se complique, plus nous maudissons les liens qui nous y attachent. Au dire de Soloviev, elle approchera de sa fin (qui sera, selon le philosophe russe, la fin de toutes choses) au beau milieu du « siècle le plus raffiné ».

À nous écarter de notre vraie destination, nous entrerons, si nous n'y sommes déjà, dans le siècle de la fin, dans ce siècle raffiné par excellence (*compliqué* eût été l'adjectif exact) qui sera nécessairement, celui où sur tous les plans, nous nous trouverons à l'antipode de ce que nous aurions dû être.³

Tout bien considéré, le siècle de la fin ne sera pas le siècle le plus raffiné, ni même le plus compliqué, mais le plus pressé, celui où, l'être dissous en mouvement, la civilisation, dans un élan suprême vers le pire, s'effritera dans le tourbillon qu'elle aura suscité.

De tant de hâte, de tant d'impatience, les machines sont la conséquence et non la cause. Ce ne sont pas elles qui poussent le civilisé à sa perte ; il les a inventées plutôt parce qu'il y marchait déjà ; des moyens, des auxiliaires pour y atteindre plus rapidement et plus efficacement. Non content d'y courir, il voulait encore y *rouler*. En ce sens, et en ce sens seulement, on peut dire qu'elles lui permettent en effet de « gagner du temps ».

Cioran, *Écartèlement*, Gallimard, NRF Essais, 1979.

« Urgence du pire »

Tout laisse présager que l'histoire passera et, avec elle, l'être, au détriment duquel elle s'est édifiée ; il reposait en soi, elle l'a entraîné hors de lui-même et l'a associé à ses convulsions ; aussi représente-t-elle le terrain où il n'a cessé de s'effriter, de s'avilir. Ce drame qui devait rejaillir sur elle dès le début, comment ne la marquerait-il pas maintenant qu'elle approche de son terme ? et comment ne nous marquerait-il pas nous-mêmes, témoins que nous sommes d'une fièvre du dernier acte qui, avouons-le, ne nous déplaît pas autrement ?